

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 15

Artikel: La vie
Autor: Sévrette, Julie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255159>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

*** POUR LA FAMILLE ***



PARAISANT



A PORRENTRUY

N° 15

Supplément du Dimanche 16 avril

1905

LA VIE (Suite et fin)

Mme Sophie rentra chez elle l'âme troublée et pleine d'amertume. Des sentiments contradictoires l'agitaient : elle avait conscience de faire une chose honnête, et pourtant tous les préjugés bourgeois amassés pendant quarante-huit ans contre le théâtre s'étaient levés en elle sous la voix mordante de la petite actrice maquillée qui lui avait parlé insolemment. Mais il n'était plus temps de reculer, et l'eût-elle voulu, que l'accueil glacial de sa sœur lui rendit la volonté d'aller jusqu'au bout.

Hélène avait diné toute seule, eu égoïste, et s'était emparée du morceau de viande froide qui restait du matin. Mme Sophie ne trouva que deux œufs. Elle s'en contenta.

Son frugal repas terminé, elle prit une valise et l'emplit des différentes choses nécessaires pour un voyage. Hélène, rompant alors le silence.

— Eh quoi ? dit-elle, tu pars ?

— Je pars demain matin.

— Tu pars ! reprit-elle avec une stupeur croissante. Et peut-on savoir où tu vas ?

— A Nancy, où la troupe est attendue pour une représentation d'*Esclarmonde*.

— Et tu reviens ?

— Je ne sais pas.

Et, sans plus d'explications, Mme Sophie revêtit sa mante et se dirigea vers la porte.

Quand la cadette se vit sur le point d'être seule, — car enfin la décision du vieux cousin n'était rien moins qu'incertaine, — sa fureur la reprit, et, se campant devant sa sœur d'un air menaçant, elle lui demanda si c'était vrai que résolument elle persistât dans ses projets.

— Ré-so-lu-ment, répondit avec force Mme Sophie, et sur un ton qui cette fois-ci n'admettait ni résistance ni réplique.

Elle prit une des clefs de la maison et sortit, laissant Hélène à sa rage impuissante...

Hélas ! elle allait donc affronter le public, et un public dont elle était si parfaitement connue. Que penseraient ses amis de la veille ? Que dirait-on, là-bas, derrière les éventails ? Ah ! qu'importe, sa conscience, à elle, ne lui reprochait rien, et elle se sentit forte dans la droiture de sa conduite...

— Bonsoir, ma révérende !

C'était la chanteuse de la veille, la petite actrice rancunière, qui l'accueillait avec cette ironie. Mme Sophie ne répondit que par un silencieux et triste sourire. Elle demanda simplement au Directeur à s'installer au piano avant l'arrivée du public, et là, le cœur battant, elle se tint prête pour l'épreuve.

Pourtant quand elle entendit le murmure des voix qui commençait à remplir la salle, le bruit des loges qu'on ouvrait, les rumeurs sourdes du peuple réclamant, selon l'habitude, le lever du rideau, elle eut peur et se mit à trembler. Elle était déjà reconnue peut-être, et l'on jasait sur elle.

On frappa les trois coups.

— A la grâce de Dieu, murmura-t-elle humblement. Et Mme Sophie, oubliant tout, ne songea plus qu'à son devoir et se donna tout à son rôle d'artiste.

Excellent musicienne, elle fut, malgré son trouble, à la hauteur de sa tâche. Le piano sembla revivre sous ses doigts de fée, et l'on ne prit pas garde que Jeannette chantait faux. La salle applaudissait à outrance, on bissa les couplets : d'une avant-scène un bouquet fut jeté vers la pianiste. Il tomba sur la scène. La chanteuse sourit et le ramassa prestement, comme un hommage qui s'adressait tout naturellement aux beaux yeux de la femme et



En Mandchourie. Transport de blessés japonais.

au talent de l'interprète.

— Attrape, la nonne ! glissa-t-elle dans un joyeux sourire au public.

Quand M^{me} Bérard rentra chez elle, il était une heure du matin. Elle ne se coucha pas. Le rendez-vous était pour huit heures en gare de Charleville. Elle passa le reste de la nuit à mettre en ordre ses affaires et à écrire à quelques personnes qu'elle aimait pour leur annoncer sa résolution. Vers sept heures, elle frappa discrètement à la chambre d'Hélène ; elle ne voulait pas partir sans la revoir et l'embrasser, sans essayer une fois de lui faire comprendre qu'elle avait cru remplir un devoir en acceptant cet emploi que lui présentait la Providence. Comme on ne répondait pas, elle entrouvrit la porte avec précaution : le lit n'avait pas été défait. M^{me} Sophie eut un mouvement d'effroi. Serait-il arrivé malheur à sa sœur ? Où pouvait-elle avoir passé la nuit ? Elle jeta autour d'elle un regard désespéré : une lettre était en évidence sur la pendule. Elle l'ouvrit avec un tremblement de ses pauvres mains vaillantes :

« Pars et ne reviens jamais ! »

Elle eut un cri d'angoisse. Le papier tomba de ses doigts, elle se jeta dans un fauteuil et s'abîma dans les sanglots...

Cependant l'heure avançait. Il fallait partir. Elle ne s'appartenait plus... Elle rentre en hâte dans sa chambre, embrasse d'un dernier regard toutes ces choses où elle a tant mis de son âme, s'agenouille un instant et, sans plus rien voir de ce qu'elle abandonne, elle s'en va dans l'inconnu, pauvre cœur meurtri !

Dans la salle d'attente, la troupe, au grand complet, caquetait et riait avec tapage. Irène de Rosamont, l'ingénue qui l'était si peu, attirait particulièrement l'attention par les tons criards de sa toilette, les éclats de sa voix et les mille caresses bruyantes qu'elle prodiguait à un affreux toutou assublé d'un paletot à armoiries. Personne ne salua la pauvre fille en deuil qui venait les rejoindre. Son air calme et triste, ses vêtements noirs firent soudainement un tel contraste avec la gaieté exubérante des acteurs que l'un d'eux dit à mi-voix :

— Passez-moi mon pardessus : elle vous fait froid dans le dos, la musicienne.

Un coup de sifflet : c'est le train. On s'embarqua, pêle-mêle, hommes, femmes, et le Directeur, en 3^e classe. On salua la ville que l'on quittait avec force plaisanteries de haut goût. Le père noble de la troupe prit sa voix des grandes circonstances pour lancer une tirade sonore entrelardée de hoquets et de cris d'animaux ; ces dames eurent des mots grivois, et ce fut, en moins de rien, un débordement de propos licencieux et de rires malsains qui déchiraient le cœur de la malheureuse Sophie. Irène de Rosamont s'écria tout à coup d'une voix ironique :

— Silence, Mesdames, il y a ici des oreilles chastes.

Et l'on rit plus haut.

Alors M^{me} Bérard en vint à se demander avec inquiétude si elle n'avait pas eu tort de ne pas écouter les remontrances de sa sœur et si vraiment elle ne s'était pas fourvoyée en se mêlant à cette troupe de quatrième ordre. Elle douta d'elle-même. Le sentiment du devoir courageusement accompli, qui l'avait soutenue jusqu'alors, s'obscurcit au fond de sa conscience, et elle se sentit défaillir.

Le Directeur, qui la regardait, comprit le danger : il fit un signe, qui fut compris, et l'on se tut. Les hommes fumèrent et les dames se mirent à sommeiller.

Pauvre Sophie ! De jour en jour, d'année en année, de ville en ville, avec des alternatives de désespoir et de courage toujours renaissants, elle ira, vêtue de noir au milieu de ces cabotins en goguette, jusqu'au bout de sa carrière et de sa vie. Sur des pianos de location elle jouera les mêmes airs toujours, artiste conscientieuse, souvent applaudie du public qui la confondra pourtant, dans sa réprobation traditionnelle et irréfléchie, avec ses compagnes fardées, au rire facile et aux mœurs équivoques. Elle vieillira, seule et vierge, dans l'isolement et la dignité de l'existence...

Cette nuit-là, Hélène n'avait pas plus dormi que sa sœur. Le vieux cousin avait eu, dans la journée, une attaque de goutte, et quand Hélène était venue le voir, elle avait immédiatement déclaré qu'elle passerait la nuit auprès du malade. Le vieillard s'y était opposé pour la forme, mais, dans le fond, il était enchanté d'avoir trouvé une garde aussi infatigable et aussi dévouée. Elle le veilla donc jusqu'au matin.

— Je te revaudrai cela, lui dit-il mystérieusement à l'heure du départ. Et ses vieilles mains, serrant avec force celles d'Hélène, dirent le reste de sa pensée. Elle en reçut la claire expression avec une feinte modestie, l'air naïf, rougissant, mais le cœur assouvi de joie. Elle jeta autour d'elle, en se retirant, un regard où brillaient tout à la fois la convoitise et le triomphe.

— Encore quelques semaines, pensa-t-elle, et tout ce qui est ici m'appartiendra.

C'était l'heure où Sophie sanglotait dans la chambre vide de sa sœur.

Deux mois plus tard, l'église de Charleville était pleine de inonde. On y venait féliciter Frédéric Bérard qui épousait, à midi sonnant, M^{me} Hélène, sa cousine. Remis de sa goutte, le vieux podagre avait bonne mine et bel air ; il paraissait rajeuni ; la mariée, en blanc, semblait, à dire vrai, quelque peu fanée, mais elle ne voyait pas l'ironie des sourires : son âme débordait d'allégresse.

La messe fut solennelle, et les accents de l'orgue couvrirent les chuchotements indiscrets, les commentaires de toute espèce sur l'âge des mariés et l'absence de M^{me} Sophie. Non pas que l'on songeât à s'en indigner. Tout au contraire, les personnes vertueuses estimèrent qu'après tout, on avait eu raison de ne pas inviter cette « gourmandine ». — Entrer à cet âge au théâtre ! On y avait vu l'indice et la preuve d'une perversion abominable.

M^{me} Frédéric Bérard est très en faveur auprès de la haute société de Charleville. Les mauvaises langues assurent que son mari aurait éprouvé quelque mécompte et qu'il la trouve autoritaire et sèche de cœur. Dans ses jours d'humeur il la traiterait, dit-on, d'intrigante. Cela est possible, mais elle a l'estime du monde : elle est riche.

Le monde ne lui sait qu'une « fare », sa sœur : — « Vous savez, celle qui a si mal tourné. »